

L'aventure dépend de moi dans son commencement, mais sa continuation ne dépend pas toujours de moi, et sa terminaison encore moins. Ou vice-versa : je suis plus dedans que dehors, mais j'ai commencé  
5 par me mettre librement dedans. Un homme décide un beau jour d'escalader l'Himalaya. Il n'est pas obligé de se donner cette peine. Il est obligé de payer ses impôts, de faire son service militaire, d'exercer un métier, car ces choses-là sont « sérieuses » ; mais pour ce qui est d'escalader l'Everest,  
10 non, personne ne l'y oblige. Le commencement de l'aventure est donc un décret autocratique de notre liberté, et il est en cela, comme tout acte arbitraire et gratuit, de nature un peu esthétique. Mais voici que l'homme dégagé s'engage à fond. L'amateur qui a quitté volontairement sa famille et  
15 ses occupations se trouve pris, sur les pentes de l'Everest, dans une tourmente de neige. À partir de ce moment il regrette sans doute d'être parti, mais il est trop tard pour regretter et revenir sur ses pas : à partir de ce moment, il se bat pour son tout-ou-rien, il se bat pour sa peau. Ce qui est  
20 en jeu désormais c'est sa destinée et son existence même ; c'est, comme on dit, une question de vie ou de mort. L'aventure, alors, est sur le point de cesser d'être une aventure pour devenir une tragédie : à plus forte raison si l'alpiniste meurt de froid sur le glacier ou tombe dans une  
25 crevasse, si l'aventure finit tragiquement; il arrive qu'on la commence par force et qu'on la continue par jeu, mais le plus souvent c'est l'inverse : on la commence pour jouer, mais on ne sait ni quand ni comment elle peut finir, ni jusqu'où elle peut aller. Elle commence frivole, elle  
30 continue sérieuse, et elle se termine tragique; son déclenchement est libre et volontaire, mais sa continuation et surtout sa conclusion se perdent dans les brumes menaçantes, dans l'inquiétante ambiguïté de l'avenir. L'aventurier a brûlé ses vaisseaux, les vaisseaux du retour et  
35 de la résipiscence. En ce point commence la tragédie ! Par rapport à l'entreprise saugrenue et baroque nommée aventure, l'homme est un peu dans la situation de l'apprenti sorcier. Ce demi-sorcier sait le mot qui déclenche les forces magiques, mais il ne sait pas le mot qui les refrénerait :  
40 l'apprenti ne sait donc que la moitié du mot. Seul le maître sorcier connaît les deux mots, le mot qui déclenche et le mot qui arrête. Si l'homme savait les deux mots de l'aventure, il serait non point un demi-magicien, un apprenti, et pour tout dire un aventurier, mais un magicien complet, ou mieux, il  
45 serait comme Dieu. Il n'y a que Dieu qui soit maître à la fois de déclencher et de stopper à volonté, qui sache à la fois le mot du commencement et le mot de la fin, qui soit à la lettre omnipotent : l'homme en cela n'est qu'un demi-dieu, comme sa liberté n'est qu'une demi-liberté, comme sa  
50 puissance est non pas toute-puissance, mais moitié de puissance; le *fiat* initial est seul entre nos mains, et seulement pour l'amorçage d'une entreprise qui se déroule ensuite toute seule. Par rapport à l'irréversibilité du temps, nos pouvoirs sont des pouvoirs boiteux, tronqués,

55 unilatéraux, et c'est sans doute cette dissymétrie qui explique la prépondérance du sérieux. Comment s'étonner qu'une telle dissymétrie nous inspire des sentiments ambivalents?

60 Parlant d'une aventure où le sérieux l'emporte sur le jeu, nous n'avons pas encore dit le mot essentiel qui en indique l'objet et qui explique pourquoi notre destinée entière y est tragiquement engagée. Ce mot, c'est le mot de mort. Ce mot *innommé*, et même *inavouable*, donne à  
65 l'aventure son apparence *immotivée*. Sans doute l'homme est-il hors de la mort par la conscience qu'il en prend ; mais comme cette conscience n'empêche nullement l'être pensant de mourir en fait, l'être pensant-mortel est avant tout au-dedans de la mort. Car c'est la mort, en fin de compte, qui  
70 est le sérieux en tout aléa, le tragique en tout sérieux, et l'enjeu implicite de toute aventure. Une aventure, quelle qu'elle soit, même une petite aventure pour rire, n'est aventureuse que dans la mesure où elle renferme une dose de mort possible, dose souvent infinitésimale, dose  
75 homéopathique si l'on veut et généralement à peine perceptible... C'est tout de même cette petite et parfois lointaine possibilité qui donne son sel à l'aventure et la rend aventureuse. Plus généralement : la douleur, le malheur, la maladie, le danger sont à cet égard logés à la même  
80 enseigne. Un danger n'est dangereux que dans la mesure où il est un danger de mort. Le risque mortel peut ne représenter qu'une chance sur mille, — non pas une chance sur vingt, comme dans cette « roulette du suicide » qui fut naguère le passetemps des officiers russes, mais une sur  
85 mille ; c'est pourtant l'appréhension de cette toute petite chance, c'est ce minuscule souci qui rend périlleux le péril et passionnante l'aventure. La mort est le dangereux en tout danger, le mal en toute maladie : la maladie, fût-elle un bobo, la plus bénigne des migraines, le plus insignifiant des  
90 furoncles, la maladie n'est une maladie que parce que l'homme peut théoriquement en mourir: une rage de dents, après tout, n'est-elle pas une possibilité de mort ? Un danger duquel la possibilité même de la mort serait d'avance exclue, ce danger est une comédie, et non point un danger  
95 sérieux; une aventure dans laquelle on serait assuré par avance de réchapper n'est pas une aventure du tout; tout au plus serait-ce une aventure de matamore. — La raison en est facile à donner : cette raison est la finitude de la créature. Un ange, étant incapable de mourir, ne peut courir d'aventures :  
100 il aurait beau descendre dans les entrailles du sol, explorer les profondeurs de l'océan, monter en fusée jusqu'à l'étoile polaire... Rien n'y fait ! l'être immortel, avec son invisible cotte de mailles, ne peut courir de dangers puisqu'il ne peut pas mourir. Peut-être les anges auraient-ils bien envie de  
105 mourir pour pouvoir, comme tout le monde, courir des aventures ; ils sont condamnés, hélas ! à l'immortalité et meurent peut-être de ne pas mourir ! C'est une chose bien simple : pour pouvoir courir une aventure, il faut être mortel,

et de mille manières vulnérable; il faut que la mort puisse  
110 pénétrer en nous par tous les pores de l'organisme, par tous  
les joints de l'édifice corporel. Mieux vaut ne pas penser aux  
innombrables façons qu'a ce fragile édifice de se démolir !  
Notre sécurité est une réussite si exceptionnelle, et elle  
suppose la réunion d'un si grand nombre de conditions  
115 toujours révocables que sa reconduction de jour en jour est  
déjà en elle-même une coïncidence miraculeuse et un  
heureux hasard dont il faudrait sans cesse rendre grâce au  
destin. C'est le cas de le dire: la vie est l'ensemble des  
chances qui nous soustraient journellement à la mort. La  
120 fragilité essentielle et la précarité incurable de notre  
existence psychosomatique fondent la possibilité de  
l'aventure. La mort est ce qu'on trouve lorsque l'on creuse  
jusqu'à l'extrémité de l'humain, jusqu'au rebord aigu et  
indépassable d'une expérience ; la mort est la limite absolue  
125 qu'on atteindrait si on allait à fond et jusqu'au bout au lieu  
de s'arrêter en route : c'est le fond infime de toute  
profondeur et l'apogée suprême de toute hauteur et le point  
extrême de toute distance. La mort est au bout de toutes les  
avenues lorsqu'on les prolonge indéfiniment en quelque  
130 sens que ce soit. Si on prolongeait un boulevard de Paris  
vers l'un quelconque des points cardinaux, on finirait tôt ou  
tard par rencontrer l'océan, cet océan primordial et terminal  
sur lequel les continents eux-mêmes flottent comme des  
îles... Et de même, lorsqu'on augmente progressivement  
135 l'intensité d'une sensation ou d'une perception, on rencontre  
la mort: par exemple, le *crescendo* d'une douleur, et même  
l'inflation d'une joie ne peuvent être supportés indéfiniment:  
l'homme a la poitrine trop étroite pour cela! Il arrive un  
moment où le fil craque. On peut mourir de douleur, et  
140 même de joie. Une expérience, gonflée sans ménagements,  
finit par éclater et se perd dans le néant qui cerne notre  
finitude. C'est pourquoi l'homme en quête d'aventures  
pousse des pointes périlleuses dans la direction des  
extrémités. Le besoin d'atteindre les extrêmes et les  
145 finistères qui sont le *nec plus ultra* de l'espace, d'aller dans

les profondeurs du sol ou de l'océan, au sommet des  
montagnes ou vers l'extrême altitude du monde sidéral, au  
pôle Nord, au pôle Sud, en Extrême-Orient, en Extrême-  
Occident, tout cela témoigne clairement d'une tentation  
150 extrémiste et même puriste. L'aventureux aspire à un au-  
delà de la zone mitoyenne, de cette zone des mélanges qui  
est aussi la zone de *l'optimum* biologique, celle où l'homme  
vit et respire le plus confortablement, mais dans laquelle,  
n'étant ni ange ni bête, il mène l'existence la plus  
155 bourgeoise et la plus casanière. Les hommes de la  
continuation engraisser et prospèrent dans cet entre-deux,  
équidistant de l'alpha et de l'oméga, où déjà Pascal assignait  
sa place à l'amphibie humaine et qui est la région tempérée  
intermédiaire entre les pôles ; et l'homme de l'aventure, au  
160 contraire, va vers les extrémités, vers les pôles nord et sud  
de son existence empirique; il renonce au confort de la zone  
tempérée et ne fait pas grand cas de ce juste milieu, de cette  
heureuse intermédianité qu'Aristote confondait un peu vite  
avec l'excellence.

165

La mésaventure de mort est donc l'aventureux en  
toute aventure, comme elle est le dangereux en tout danger  
et le douloureux en toute douleur, le mal du malheur et de la  
maladie. Retrouvons ici l'aventureuse ambiguïté dont nous  
170 sommes partis. L'indétermination de la mort est celle même  
de l'avenir ambigu. Car la mort est, par excellence, ce qui  
est absolument certain et absolument incertain; les deux  
ensemble! Elle n'est pas dans l'ombre, mais dans la  
pénombre.

Résumez ce texte de Jankélévitch (environ 1900 mots) en  
200 mots (+/-10%). Indiquez le nombre total de mots et  
marquez chaque cinquantaine de mots d'une barre oblique  
(/).

**Proposition de résumé de *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*, I.1., de Jankélévitch.**

Si le début de l'aventure est intentionnel, son cours est imprévisible et sa fin me dépasse. C'est sans nécessité qu'un homme entreprend par exemple l'ascension de l'Everest. Alors qu'il jouissait de sa liberté dans sa décision initiale, l'enjeu de sa survie fait subitement / irruption et tout pourrait tourner au drame.

Ainsi la perte de contrôle est inhérente à l'aventure, l'homme n'étant pas capable comme Dieu d'y mettre aussi fin volontairement.

C'est que, si petit soit-il, elle doit comporter un risque de mort (tout comme une maladie digne // de ce nom). Pour preuve, l'ange le plus téméraire ne sera jamais un aventurier car aucun danger ne met en péril son existence. À l'inverse, notre vie humaine a pour toile de fond sa fin, dont elle réchappe par miracle quotidiennement mais qui réapparaît à toute investigation assez / poussée, au-delà des limites de nos sensations notamment. Dès lors la quête d'extrême extirpe l'audacieux à la recherche d'excellence aux antipodes de la médiocrité vitale et confortable.

C'est donc bien le risque de mort qui fonde l'aventure dont le propre est l'//équivoque. Car la mort est un je-ne-sais-quoi, inévitable et voilé. 211 mots.